

Entretien avec Marion Vernoux

Janine Euvrard

Number 82, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23475ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Euvrard, J. (1996). Entretien avec Marion Vernoux. *24 images*, (82), 20–21.

ENTRETIEN AVEC

Marion Vernoux

24 IMAGES: Parlez-moi de votre parcours. Comment et pourquoi êtes-vous devenue cinéaste?

MARION VERNOUX : J'ai abandonné le lycée très tôt. Je viens d'un milieu où le cinéma était déjà présent puisque ma mère fait du casting. J'ai commencé vers 17 ans comme stagiaire, surtout du côté de la production, à des postes plutôt satellites. Puis une occasion de partir pour Los Angeles s'est présentée, mais comme je m'y suis beaucoup ennuyée, j'ai écrit un scénario. *Pacific Pallasades* a été tourné, mais il n'est pas très bien, parce qu'il a été vite fait. En tout état de cause, il m'a permis d'entrer assez tôt, assez fermement dans le métier. Forte de cette expérience, j'ai commencé à écrire un autre scénario, *Pierre qui roule*, et là la chance m'a vraiment souri puisque j'ai rencontré Goldenstern — c'était le tout début de la Sept — qui m'a proposé de le mettre moi-même en scène. J'avais 24 ans.

Je crois que j'ai toujours voulu faire ça. Je n'ai donc pas fait d'école de cinéma, je n'ai même pas fait de stages à la mise en scène. Je n'ai pas fait de courts métrages, je suis un peu atypique. Mais je crois qu'il y a de plus en plus de gens qui se mettent à la mise en scène comme ça.

Est-ce qu'il y a une solidarité, une complicité, une entraide entre les jeunes cinéastes de votre génération?

Au départ non, pas dans mon cas. Je ne fais partie d'aucune bande, d'autant plus que je partage la vie d'un metteur en scène plus âgé que moi. Par contre après, quand j'ai fait mon premier film, j'ai rencontré quelques confrères dans des festivals et il s'est passé des choses plutôt sympathiques. Mais je ne fais toujours pas partie d'une bande, comme Pascale Ferran, Arnaud Desplechin ou d'autres, qui se sont rencontrés à l'école. Je me suis fait des copains, pas des amis.

Dans votre équipe, prenez-vous des jeunes qui démarrent comme vous, ou faites-vous appel à des «anciens» qui peuvent vous apporter leur savoir, leur expérience?

De toute façon, je suis tellement jeune qu'ils sont tous plus vieux que moi, surtout quand j'avais 24 ans. Sur *Personne ne m'aime*, je me souviens que ça m'avait fait rire, tout le monde avait 31, 32 ans sauf moi, qui en avait 27. Donc en fait, je prends plutôt des jeunes.

Y a-t-il des cinéastes, hommes ou femmes, qui vous ont marquée, qui ont pu vous encourager à faire du cinéma?

Il y en a un qui m'a marquée, et qui m'a encouragée d'une autre

manière, c'est Blier. C'est la première personne que j'ai rencontrée quand j'ai voulu faire du cinéma. J'étais vraiment toute jeune, j'avais 16 ans, ma mère avait fait des castings pour lui, donc je le connaissais un peu. Il m'a découragée de l'assistantat, il m'a dit: «Si tu sais écrire; c'est la meilleure arme qui soit, et tu entreras par la grande porte». J'ai suivi son conseil et il avait raison. Je pense que l'écriture est un métier qui rend modeste et, qu'en même temps, c'est un statut assez noble.

Alliez-vous et allez-vous encore beaucoup au cinéma? De quels cinéastes vous sentez-vous le plus proche?

J'y vais beaucoup et je suis contente que le fait d'en faire ne m'ait pas dégoûtée. Je me sens encore davantage spectatrice que «faiseuse». Quant aux influences... Quand j'ai commencé à aller au cinéma, je devais avoir 11 ans et je m'intéressais aussi bien aux reprises, aux films le dimanche soir à la télé, qu'aux sorties commerciales... ce qui est bon; ça va de John Huston à Scorsese, à Schatzberg, à Pialat, à Blier, à Lelouch. Je crois que j'aimais plus le cinéma assez ouvert que le cinéma expérimental, j'ai plus de mal avec Godard, Bergman, ou Antonioni, ce ne sont pas du tout mes références. Demy, par contre, est une de mes principales influences.

Pensez-vous qu'aujourd'hui les femmes ont plus de chance que les Agnès Varda et les Yannick Bellon qui, en quelque sorte, étaient les pionnières? Avez-vous le sentiment que c'est plus facile pour vous aujourd'hui?

Je dirais même que c'est presque plus facile pour une femme que pour un homme aujourd'hui. Il y a peut-être un effet de mode, et puis en France il y a un devoir de courtoisie envers les femmes, on se fait moins claquer les portes à la figure! En outre, il y a quelque chose qui marche bien dans le couple producteur-homme/cinéaste-femme. Chacun a son caractère singulier. Il est certain que ça n'a jamais été un inconvénient que je sois une femme. Ça, je peux l'affirmer. Aujourd'hui, la question de savoir si on a le droit ou non de faire du cinéma ne se pose même pas. Je me souviens — ça m'avait vraiment marquée —, je devais être en 11^e, en toute petite classe, on avait demandé à tous les enfants de dire quel métier ils voulaient faire. Chacun avait le droit d'imaginer un métier, et aucune des filles n'a dit qu'elle voulait être femme au foyer, donc je suis pile dans la génération où la question ne s'est pas posée. Je n'ai pas une amie qui aujourd'hui songerait à ne pas travailler. Le fait que depuis quelques années il y ait tant de femmes cinéastes est peut-être

attribuable à un effet de mode, comme si chaque producteur homme se disait: «Tiens, je vais produire un film de femme». Mais il y avait un tel retard quant à la création de personnages de femmes qu'il y a des tas de films à faire.

Pensez-vous qu'il y ait, dans les films de femmes qu'on voit aujourd'hui, des thèmes qui sont spécifiquement féminins?

Ah oui! ne serait-ce que le fait que le personnage principal soit une femme, et que la façon de le montrer soit un peu inattendue. Ce ne sont pas des potiches, ce sont des personnages un peu plus complexes que souvent dans les films d'hommes, et cela parfois au détriment des personnages masculins, qui dans les films de femmes sont un peu grossiers, et j'en prends ma part de responsabilité.

Avez-vous le sentiment d'être sortie d'un ghetto, du ghetto des festivals surtout, et d'être maintenant normalement distribuée, au même

titre que les films faits par les hommes?

C'est fini tout ça, il n'y a plus de ghettos. Cela dit, il est aussi vrai qu'il n'y a pas de femmes, à part Coline Serreau, qui font des films lourds financièrement. Ce sont encore des petits films, mais si une femme arrivait avec un scénario à la Luc Besson, elle aurait autant de chances de faire des entrées. Moi, je n'aime pas ce cinéma-là, et peut-être n'est-ce pas la sensibilité féminine de faire ce genre de films. De toute façon, je trouve absurde l'idée de festival, parce que le cinéma, c'est ouvert sur le monde, c'est dehors, c'est mixte. Je ne vois pas l'utilité d'un festival de femmes. Je ne renie pas du tout pour autant le féminisme qui à une époque était important.

Pensez-vous que la télévision, qui au moment où Varda par exemple tournait ses premiers films, n'intervenait pas comme aujourd'hui dans le financement des films, est un atout pour la jeune génération de cinéastes?



PHOTOS: B. BARBEREAU



**Bulle Ogier et Bernadette Lafont (en haut)
et Lio (à gauche) dans *Personne ne m'aime*.**

Vous parliez de ghettos, mais c'est plutôt la télévision qui les crée, c'est elle qui décide qu'on est «prime time» ou pas, populaire ou pas, si on fait des films fauchés ou pas fauchés! La télévision a beaucoup de pouvoir, c'est elle, à mon avis, qui peut nous mettre dans tel ou tel circuit, mais en même temps c'est aussi elle qui finance les films et qui décide quelle tête ils auront à l'arrivée. ■